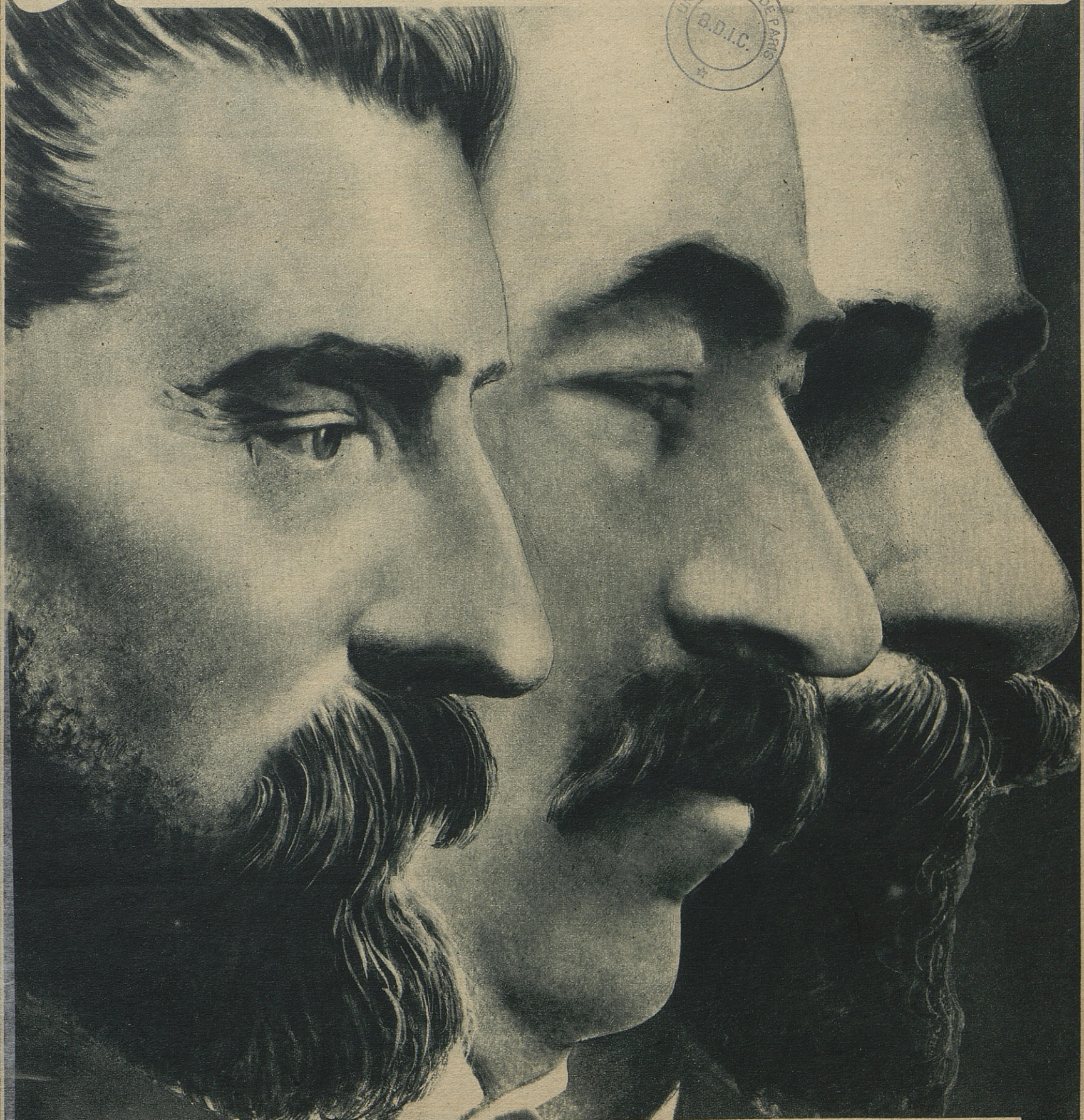


J'ai vu...



Le Roi Ferdinand

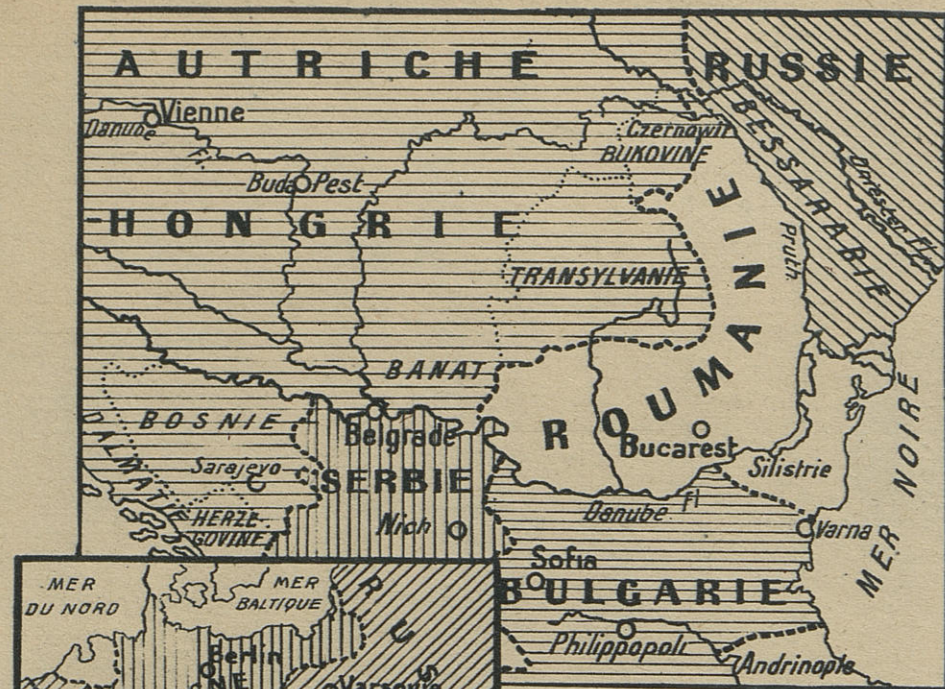
Briand

Bratiano

LES OUVRIERS DE LA GRANDE ROUMANIE

Dans ce numéro, 10 pages : La Roumanie et la Guerre

F° P 47



LA ROUMANIE TELLE QU'ELLE EST
 Elle a pour frontières aujourd'hui, au sud la Bulgarie, dont elle est séparée pour la plus grande partie par le Danube; à l'est la mer Noire; le Pruth, à l'est, la sépare de la Russie; à l'ouest la Transylvanie, c'est-à-dire la Hongrie; à l'est encore, et sur une toute petite partie du Danube commun, elle a pour voisine l'héroïque Serbie, dont elle ne put, empêcher, l'écrasement.



LA POËTESSE ELISABETH
 Fille aînée du roi de Roumanie.



Les germanophiles de Roumanie
 Marghiloman. Carp.



LES GRANDS INTERVENTIONNISTES
 M. TAKÉ JONESCO Ancien ministre.
 LAHOVARY Ministre à Paris.



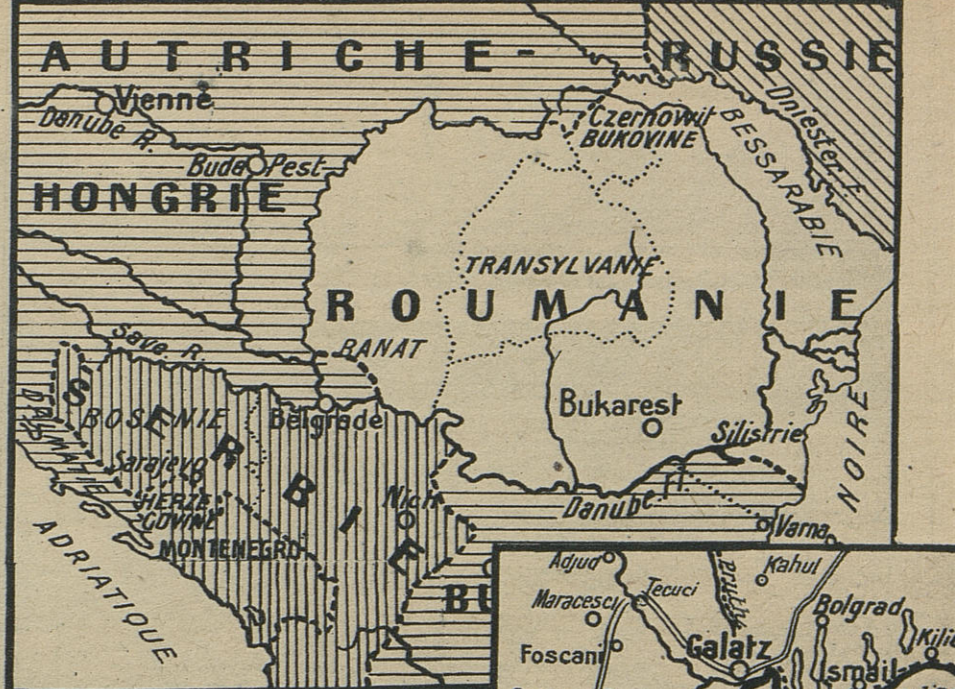
LES COMMANDANTS EN CHEF DE L'ARMÉE ROUMAINE
 (1) Général Averesco. (2) Général Georgesco.
 (3) Général Illiesco. (4) Général Popovics.



DE LA ROUMANIE EN GUERRE
 M. FILIPESCO Ancien ministre.
 HÉLÈNE VACARESCO La poëtesse francophile.



DE L'ARMÉE ROUMAINE
 (5) Général Harjocu. (6) Général Granitcheanu.
 (7) Général Aslan. (8) Général Cucler.



LA ROUMANIE TELLE QU'ELLE VEUT ÊTRE
 La Roumanie, pour réaliser ses aspirations nationales, voudrait garder du côté de la Bulgarie ses frontières actuelles. Mais, du côté de la Russie, elle s'est toujours pensée à obtenir la Bessarabie avec le Dniester pour frontière. A l'Autriche-Hongrie elle demanderait, au traité de paix, la Bukovine, la Transylvanie, et le Banat de Temesvar. Elle doublerait ainsi presque son territoire et sa population.



LE PRINCE HÉRITIER DE ROUMANIE, PRINCE CAROL



LES ARTISANS DE L'INTERVENTION
 M.M. Paramburn et de Saint-Aulaire.

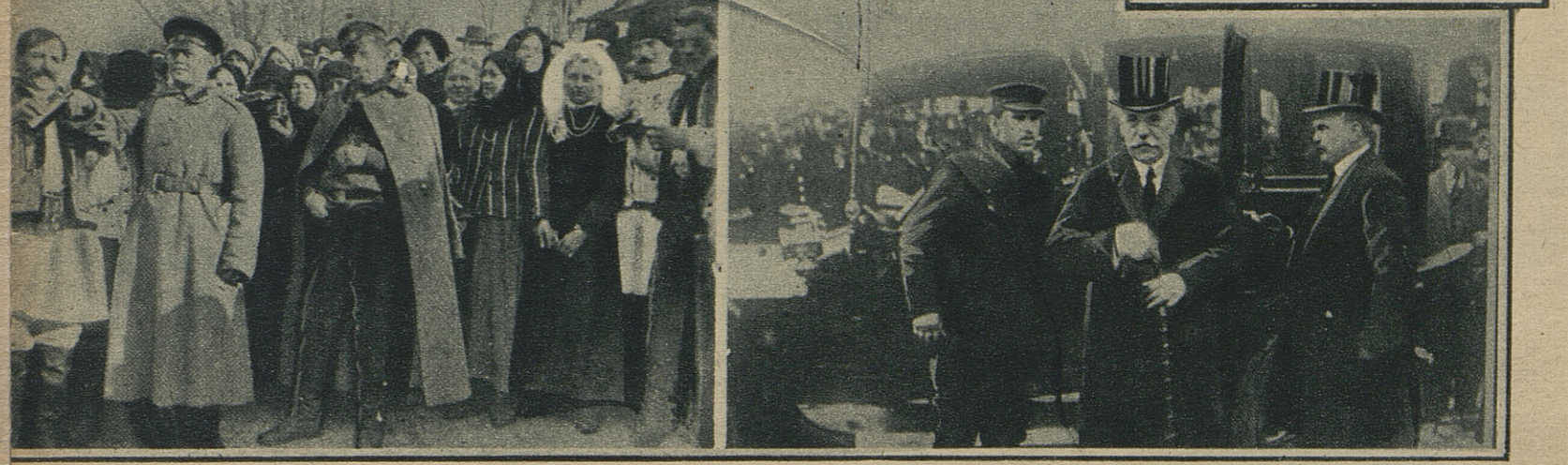


Le comité franco-roumain dont la propagande discrète, mais effective, a beaucoup contribué à l'intervention roumaine (sur le document: M.M. Pichon, Denys Cochin, Deschanel, Jean Richepin, Lathovary, Cantacuzene, etc.)

AUTOUR DE NOTRE NOUVELLE ALLIÉE, LA ROUMANIE

C'est pour réaliser ses aspirations nationales que la Roumanie vient de réclamer sa place dans la guerre mondiale, aux côtés des Puissances de l'Entente. Près de 6 000 000 de Roumains sont, en effet, assujettis à l'empire de François-Joseph qui fait peser sur eux le joug le plus arbitraire. Depuis longtemps déjà, les intervention-

nistes roumains ont formulé leurs légitimes revendications: ils veulent la Transylvanie qui est, en quelque sorte, leur Alsace-Lorraine, la Bukovine, le Banat de Temesvar. Loin de répondre aux revendications des opprimés, l'Autriche-Hongrie ne leur épargna ni vexations, ni persécutions. La Roumanie



(A gauche) Un des meilleurs artisans de l'intervention roumaine, M. Filipesco, chargé tout récemment d'une mission spéciale en Russie, qui donna les meilleurs résultats. (A droite) Russes et Roumains fraternisant.

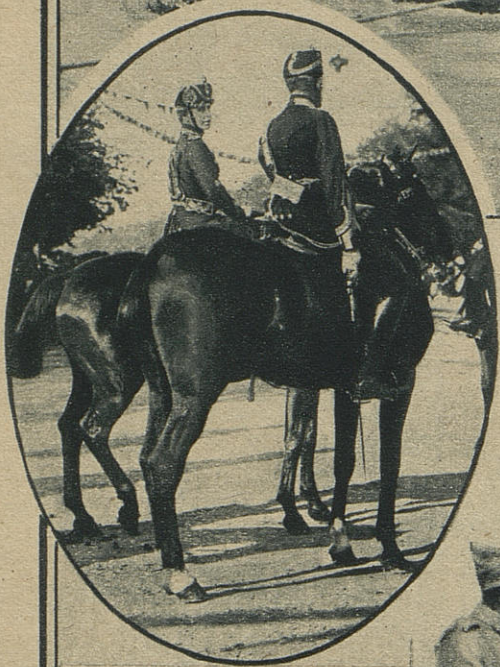
SES ASPIRATIONS, SES HOMMES D'ÉTAT, SES GÉNÉRAUX.

ne pouvait donc demeurer étrangère au choc qui bouleverse actuellement l'Europe; elle ne pouvait tendre la main aux Empires centraux, ce qui eut signifié son renoncement définitif! Voilà ce que comprennent des hommes comme Filipesco et Take Jonesco qui tout en servant leur patrie, ont toujours aimé la France.

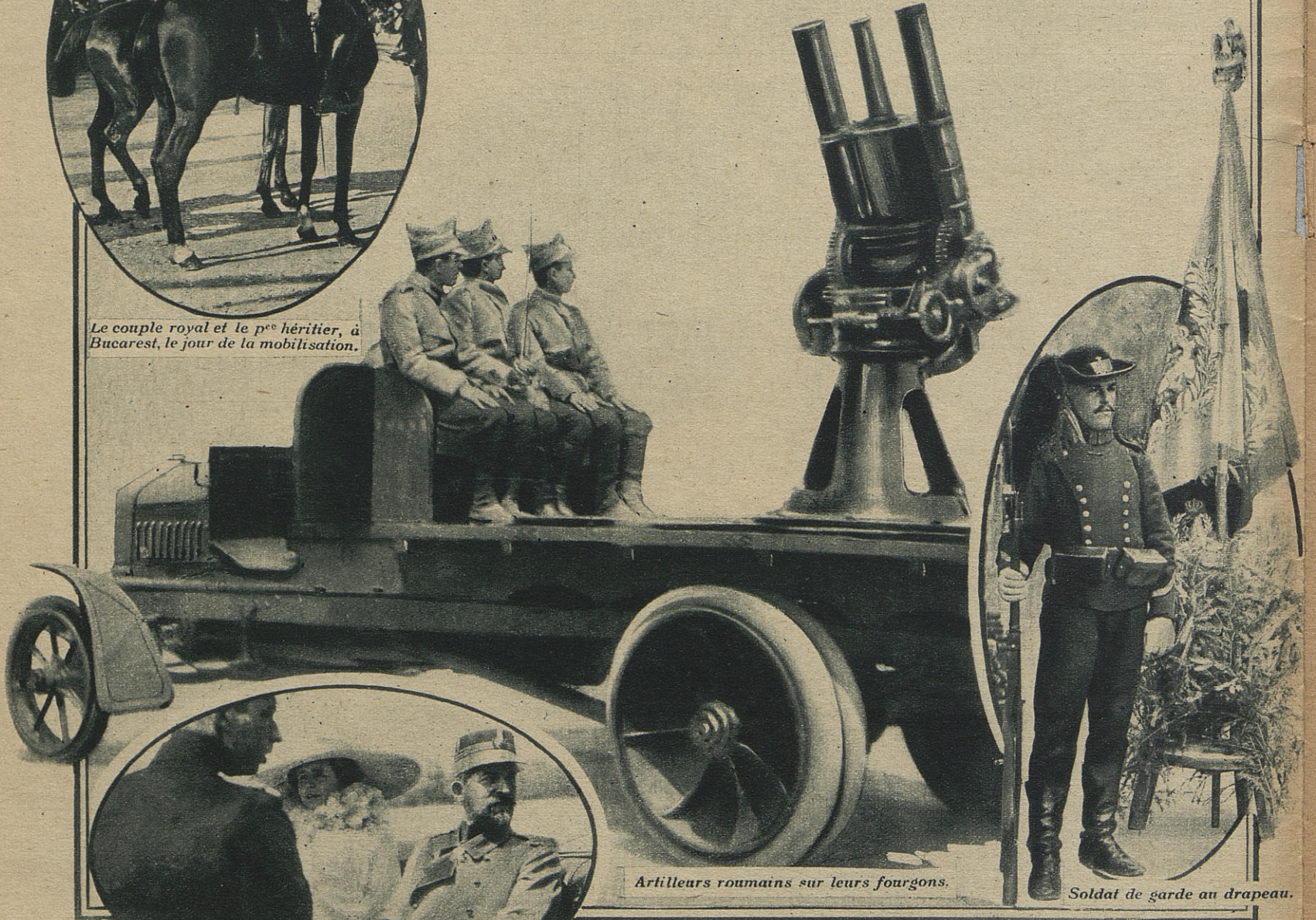
Vainement les germanophiles, les Marghiloman, les Carp, les Majorescu ont tout fait pour sauvegarder les intérêts du Kaiser. Le roi Ferdinand de Roumanie et son premier ministre Bratianu, dont on ne saurait trop louer la prudence avisée, ont attendu leur heure et celle-ci a sonné quand la Roumanie a déclaré la guerre à l'Autriche.



Fantassins roumains franchissant un affluent du Danube pour passer en Hongrie.

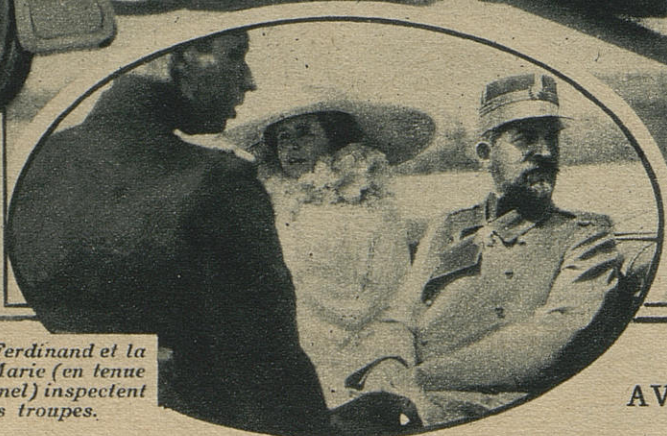


Le couple royal et le p^e héritier, à Bucarest, le jour de la mobilisation.



Artilleurs roumains sur leurs fourgons.

Soldat de garde au drapeau.



Le roi Ferdinand et la reine Marie (en tenue de colonel) inspectent les troupes.

AVEC L'ARMÉE ROUMAINE QUI PART AU COMBAT

C'est 600 000 hommes admirablement entraînés et équipés que la Roumanie jette comme entrée de jeu dans la balance des forces rivales. S'il le faut, elle pourra atteindre le million, car depuis deux ans, 900 000 hommes, au moins, ont été enrôlés pour la préparation militaire. Le soldat roumain, armé à la

moderne est excellent : les Bulgares et les Hongrois en savent déjà quelque chose... Ces nouveaux champions du Droit et de la Liberté qui ont aussi leur Alsace-Lorraine, la Transylvanie, à reconquérir, entreront dans la mêlée aussi courageux, aussi résolus que nos fantassins entrèrent en Alsace en août 1914.



TROIS DOCUMENTS D'UNE DATE HISTORIQUE : LE DIMANCHE
27 AOUT LA ROUMANIE DECLARE LA GUERRE A L'AUTRICHE

Au matin de ce jour, le ministre d'Allemagne à Bucarest avait fait auprès du roi Ferdinand une démarche suprême. En pleurant il l'avait supplié de garder la neutralité : il était impossible qu'un Hohenzollern combattît un Hohenzollern.

Roumain avant tout, Ferdinand fut inflexible. Sur cette page : la foule acclame Bratiano sortant du conseil de la Couronne qui décida la guerre. Dans les deux autres documents : des soldats russes et roumains fraternisent, dans les postes frontières.



Noce roumaine. — (En médaillon) : Le flirt dans les campagnes de la Dobroudja.

C'est le peuple le plus paisible mais aussi le plus mâle de la terre, que celui des descendants de ces colons qui suivirent Trajan dans la Dacie et qui forment aujourd'hui la nation roumaine. Deux poètes, Alexandri et Hélène Vacaresco, la grande Roumaine francophile qui

ROUMANIE... ROUMANIE... LA TERRE DES

a tant fait pour décider son pays à marcher dans la voie glorieuse où il vient de se ranger, ont su peindre les coutumes, les mœurs et conter les légendes de leur pays, ces légendes où l'âme d'un peuple se révèle. Elles sont assez semblables aux chansons de nos trouvères.



La reine et ses fils en costume national. — Roumains et Roumaines en tenue de gala. — Vendangeuses.

MOISSONS SPLENDIDES ET DES FORÊTS PROFONDES

Les hommes sont nobles, tendres et aimants. Les femmes ont "l'âme fière et mâle et des yeux noirs comme le fruit de l'aubépine". Aujourd'hui qu'on se bat contre l'ennemi séculaire, le Hongrois, elles ont laissé là moissons et meules; elles arrachent les fleurs rouges

qui ornent leurs tresses noires pour en orner la pointe du fusil des hommes en chantant la mélodie des adieux. "Si tu reviens, on te sourira; si tu ne reviens pas, dors doucement dans la tombe, car on priera pour toi!"... Et les hommes sont partis résolument au combat.



LE COUPLE ROYAL DE ROUMANIE : LE ROI FERDINAND ET LA REINE MARIE

La reine Marie, quoique née de Saxe-Cobourg-Gotha, est la petite-fille du tsar Alexandre II et de la reine Victoria. Quant au roi Ferdinand, il est tout simplement le petit-fils de Murat... France, Angleterre, Russie, quel plus beau patronage à la sublime aventure que leurs souverains vont faire vivre aux Roumains?

L'ÉVOLUTION ROUMAINE

Avec quelle attention et aussi avec quelle impatience n'a-t-on pas regardé ces derniers jours le cadran balkanique ! Neutres et belligérants suivaient le moindre mouvement de ses aiguilles capricieuses qui s'avançaient tantôt lentes et tantôt rapides, qui s'embrouillaient parfois et qui reprenaient aussitôt après leur course libre et, par moments, vertigineuse comme pour rattraper le temps perdu !... Aujourd'hui les aiguilles ont enfin parcouru leur chemin ; la grande heure a sonné dans les Balkans : la Roumanie, le plus puissant État de la péninsule orientale, a pris la décision suprême !

EN MARCHÉ VERS LA GUERRE : LES ÉTAPES

Mais par quelles étapes le peuple roumain a-t-il passé avant d'arriver à ce terminus qui est en même temps un point de départ ? Quelle a été l'évolution psychologique de la Roumanie au cours de ces dernières semaines ? Faisons un effort pour reconstituer ce passé tout récent. Ce ne sera pas qu'un jeu intellectuel dépourvu d'intérêt positif. L'étude de ce chapitre de l'histoire d'hier nous rapprochera sensiblement de l'âme et de l'esprit roumains.

C'est vers la fin du mois de juin, alors que les premières victoires russes avaient eu leur contre-coup en Roumanie, que les tendances interventionnistes reprennent de la vigueur à Bucarest. Pour la première fois il est question dans la presse d'« union sacrée » et de la composition éventuelle d'un gouvernement de concentration. Mais les journaux gouvernementaux, sans s'opposer absolument à cette idée, laissent pourtant comprendre que le président du conseil se sent capable de prendre les décisions les plus graves et d'assumer les plus hautes responsabilités devant le pays. Sans entrer dans des détails, sans donner des précisions — ce qui eût été impossible à cette date-là — les organes de M. Brătianu permettent au lecteur de deviner que, si l'intervention se produit, le Premier roumain veut se réserver l'honneur et le mérite de l'avoir déclanchée. Les chefs de l'opposition interventionniste estiment pourtant que M. Brătianu temporise trop et semblent craindre que le gouvernement ne fasse preuve d'une prudence excessive. La majorité du peuple roumain est ainsi composée d'interventionnistes calmes, tandis que la minorité neutraliste et russophobe faiblit à vue d'œil. D'ailleurs, même les germanophiles les plus acharnés mettent une sourdine à leur lyre. M. Marghiloman, par exemple, devient timide et son amitié pour la Germanie semble s'être brusquement atténuée. Il y a décidément quelque chose de changé à Bucarest. Je ne veux pas dire par ceci que les Roumains sont devenus subitement francophiles. Leurs sympathies pour la France, ils les manifestèrent dès les premiers jours de la grande guerre, mais les neutralistes avaient alors la partie facile. Les Allemands n'étaient-ils pas victorieux sur la plupart des points du front ? Car les arguments des neutralistes n'étaient pas bien variés. La croyance en la supériorité de la force allemande était la base de leur politique, puis venait la crainte d'une Russie puissante, maîtresse de Constantinople et des Détroits. « Pour la Roumanie, soutenaient les agents de l'Allemagne à Bucarest, la mer Noire et les Dardanelles sont les « poumons » qui lui permettent de

respirer et de vivre. Constantinople, russe, équivaudrait à une condamnation à mort de la Roumanie. » Les agents de l'Allemagne ne soufflaient mot évidemment de la question de la Transylvanie et de la Bukovine. Qu'il y eût des millions de Roumains opprimés par les Magyars, ceci ne valait même pas la peine d'être mentionné. Mais la grande presse en parlait et les Transylvains réfugiés en Roumanie menaient avec une belle vaillance leur campagne patriotique. Du côté allemand on secouait l'épouvantail du « péril russe » ; du côté de la grande majorité roumaine, il était avant tout question de délivrer des régions irrédimées. Sans trop de peine la presse de Pétrograd et de Moscou démolit la légende d'un « péril russe » pour la Roumanie. Sur un ton cordial et avec la plus grande franchise, elle donne l'assurance aux Roumains que la Russie ne songe nullement à exercer une politique de pression sur les Balkans, tandis que l'Austro-Allemagne... Et les faits sont là pour renforcer l'argumentation russe. La Serbie est écrasée, la Bulgarie tend à s'agrandir, à devenir maîtresse de la péninsule. Et derrière elle, c'est l'Allemagne qui cherche à s'annexer plus ou moins directement les pays libres d'Orient. Le refrain du « péril russe » cesse d'attirer sérieusement l'attention et finit même par devenir une rengaine qui agace. Pour les neutralistes, il ne reste plus qu'à invoquer l'invincibilité allemande. C'est leur leit-motiv et ils le développeront pendant plusieurs mois avec ingéniosité. Les événements du front oriental ont l'air de favoriser leur thèse. Hindenburg vient de remporter d'importantes victoires en Pologne et en Galicie. L'armée russe est hors de combat pendant un certain temps. Les Allemands vont même jusqu'à prédire qu'elle est incapable désormais de participer efficacement à la guerre actuelle. Mais voici que l'armée défaits se réorganise. De nouveaux contingents viennent se joindre aux anciens combattants. L'armée battue devient puissante, plus puissante que jamais... Et c'est elle qui prend l'initiative des opérations pour culbuter l'ennemi avec une rapidité qui tient du prodige. Les Russes, pour la seconde fois au cours de cette guerre, se trouvent dans les Carpathes. L'argument de l'invincibilité allemande ne vaut plus grand'chose ; il peut être casé désormais à côté de celui qui tendait à démontrer aux Roumains que si les Russes disposaient librement des Détroits la Roumanie n'aurait plus de poumons !

LES DEUX PARTIS EN PRÉSENCE

Le moment est favorable pour une campagne interventionniste. La grande presse indépendante rappelle les raisons qui militent en faveur d'une intervention immédiate ; ces raisons sont à la fois d'ordre militaire, économique et ethnique. La forme actuelle de la Roumanie, en fer à cheval, fait que ce pays a des frontières très étendues. Leur défense est des plus malaisées. En intervenant, la Roumanie prendra possession de la Bukovine et de la Transylvanie et de cette façon obtiendra une forme plus régulière avec des frontières plus faciles à défendre.

Au point de vue économique, la Roumanie est un pays essentiellement agricole, parce qu'elle n'a pu créer aucune industrie, les matières premières lui faisant défaut. Or, ces matières premières se trouvent en

abondance en Bukovine et en Transylvanie. La possession de ces deux provinces est donc indispensable à la prospérité de la Roumanie. Enfin, ces deux provinces sont habitées par des Roumains et le devoir de la Roumanie est de les unir à leur mère patrie, pour former un tout capable, au point de vue numérique, de se défendre contre les Hongrois et les Bulgares. J'emprunte ces justes remarques à l'*Adeverul* qui signalait en même temps l'intérêt qu'aurait le pays à intervenir, maintenant que les Russes tiennent la Bukovine, ce qui constitue pour la Roumanie la meilleure garantie contre une invasion autrichienne par le nord. En laissant les Russes pénétrer en Dobroudja, la Roumanie se préserverait également contre les Bulgares. L'armée roumaine deviendrait ainsi disponible pour opérer contre la Transylvanie sur un front très réduit compris entre Buzen et la Dimbovitza.

HOHENZOLLERN CONTRE HOHENZOLLERN

Le problème de l'intervention est ouvertement discuté jusqu'aux moindres détails. Le peuple est libre de juger, de prendre une décision. Pas de mystères, pas de cachotteries diplomatiques. Les Roumains disposent de leurs destinées et ne reculent pas devant le devoir. Ils sont de plus en plus imprégnés de la nécessité de l'intervention et M. Dissesco, professeur à la faculté de droit de Bucarest, ancien ministre, n'hésite pas à déclarer : « Si le gouvernement tarde à intervenir, les fusils partiront tout seuls. » Les fusils sont déjà partis, mais pas tout seuls. Le gouvernement a eu le temps de déclarer la guerre à l'Autriche-Hongrie avec l'assentiment du souverain. « Le jour où sonnera le clairon, écrivait l'*Universul* il y a près de trois semaines, les Allemands, s'ils doivent se trouver en face de nous, se rendront compte que S. M. Ferdinand de Hohenzollern fera la guerre à S. M. Guillaume de Hohenzollern. Le jour où le sang coulera, le roi, le premier des Roumains, sera à la tête de son peuple qui luttera vaillamment pour la réalisation de l'unité nationale.

Peuple, roi, gouvernement sont complètement d'accord aujourd'hui, n'ont qu'une seule volonté. Chacun de ces trois éléments a eu à combattre des hésitations, à consentir des sacrifices, et ceci ne fait que rehausser le prix de la résolution suprême qu'ils viennent de prendre dans une entente parfaite. La Roumanie tend tous ses muscles pour mieux lutter contre l'ennemi commun. Il y a plusieurs semaines, M. C. G. Arion, ancien ministre conservateur et partisan de M. Marghiloman, adhère au mouvement interventionniste. Aujourd'hui M. Marghiloman lui-même commence à dire que l'Autriche-Hongrie lui a causé beaucoup de déceptions ! L'Union sacrée est en train de se faire en Roumanie.

ALEXANDRE MADROUVIS.

70.000 FRANCS DE PHOTOGRAPHIES. — *J'ai vu...* porte à 70.000 francs la somme qu'il consacre annuellement à sa documentation photographique et paie n'importe quel prix tous les documents intéressants, qu'ils se rapportent aux événements de la guerre ou à l'actualité mondiale.



LE DUC DE CONNAUGHT EN CHEF SIOUX
C'est à la psychologie parfaite des peuples qu'ils conquièrent, à leur libéralisme pour leurs coutumes que nos amis anglais doivent cette fidélité de toutes leurs colonies à la mère-patrie. Voici le duc de Connaught, oncle du roi, qui, pour honorer les Indiens Sioux qu'il visite, arbore leur pittoresque coiffure. Le Kaiser, dédaigneux, aurait coiffé son plus beau casque à pointe.



DEVOIRS DE VACANCES

(Le hall d'une villa au bord de la mer : l'après-midi, un temps magnifique. Une dame d'un certain âge (mettons la soixantaine) est installée dans un fauteuil et travaille à un ouvrage. C'est la mère de la jolie M^{me} Paul Bigormon, femme du peintre bien connu, pour l'instant « camoufleur » aux armées. Tout à coup, entre, indignée et parlant à la cantonade, Yvonne, la jolie M^{me} Paul Bigormon, elle-même.)

YVONNE, *parlant à un interlocuteur invisible*. — C'est entendu, n'est-ce pas ? tu me conjugueras trois fois le verbe *acquérir* et tu feras ta version latine et ton problème. Tu n'iras sur la plage que lorsque tout sera fait, et bien fait. (Elle ferme la porte.) C'est inouï de penser à la paresse de cet enfant ! (Un soupir seul lui répond qui soulève le buste frêle de sa propre mère.) Oh ! je t'en prie, maman, ne t'attendris pas ! Jacques devient impossible !

LA GRAND'MÈRE. — Je ne dis rien !

YVONNE. — Non, mais tu soupîres. D'ailleurs, quand tu es là, Jacques sait bien ce qu'il fait ; tu lui donnes toujours raison !

LA GRAND'MÈRE. — Il est si jeune !

YVONNE. — Ce n'est pas un raisonnement ; il ne veut rien faire, il ne cherche pas à comprendre : je me demande de qui il tient. Son père a toujours travaillé et moi...

LA GRAND'MÈRE. — A ton âge, tu étais comme lui.

YVONNE. — Moi, c'est trop fort ! voilà qu'il tient de moi ! Tu es extraordinaire avec ta manie de me faire passer pour une imbécile : j'ai passé mon brevet avec une dispense.

LA GRAND'MÈRE. — J'ai cru que c'était ta sœur !

YVONNE. — Ma sœur ! parlons-en ! elle est incapable d'écrire une lettre sans faire vingt fautes de français !

LA GRAND'MÈRE. — C'est un manque d'attention.

YVONNE. — On n'est pas obligé de le savoir. Je ne veux pas que plus tard mon fils passe pour un crétin et un raté !

LA GRAND'MÈRE. — Tu l'abrutis de travail : hier encore il a passé la journée, enfermé dans sa chambre.

YVONNE. — C'est bien sa faute. Il perd une après-midi pour un travail d'une heure. Tant pis pour lui ! Son instruction me coûte assez de sacrifices pour que j'exige un résultat.

LA GRAND'MÈRE. — C'est probablement parce que tu ne sais pas le prendre, car il est loin d'être bête.

YVONNE. — Personne ne sait le prendre : si tu veux t'en charger, ne te gêne pas.

LA GRAND'MÈRE. — Oh ! moi, ma petite fille, tu sais !... chacun entend l'éducation à sa façon...

YVONNE. — En tout cas, je doute qu'il y ait beaucoup de mères qui se donnent autant de peine pour leurs enfants.

LA GRAND'MÈRE. — En tout cas, je me demande pourquoi tu as emmené Jacques à la mer, si c'est pour qu'il reste enfermé toute la saison. Ce pauvre enfant ! il n'a déjà pas si bonne mine !

YVONNE. — Lui !

LA GRAND'MÈRE. — Il n'est pas malade, je veux bien, mais il n'est pas gros...

YVONNE. — Il ne manquerait plus qu'il soit obèse à son âge. Il mange comme quatre...

LA GRAND'MÈRE. — Si je vous avais tenus comme tu le tiens, ton père, ta sœur et toi,

je ne vous aurais pas élevés ! Pauvre petit !

YVONNE. — Oh ! je t'en prie... (Yvonne hausse les épaules, sa mère semble se plonger dans les méandres de sa broderie, la porte s'ouvre, Jacques paraît. C'est un petit garçon d'onze ans, merveilleux, aux muscles longs, bronzé par le soleil, dans un maillot qui découvre ses jambes et ses bras nus, il a les cheveux en broussaille et sur le nez de petites gouttes de sueur qui témoignent de l'application qu'il apporta à sa besogne.)

JACQUES. — Petite mère, ça y est !

YVONNE, *un pli au front*. — Déjà ?

JACQUES. — Tu peux voir ! (Il tend un cahier assez mal tenu.) V'là les trois verbes. (Il baisse ses yeux modestes tout en glissant un regard à travers ses cils.)

YVONNE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

JACQUES. — C'est les trois verbes.

YVONNE. — Avec quoi as-tu écrit ?

JACQUES. — Avec un crayon bleu, mon stylo ne marche plus.

YVONNE. — C'est propre ! Tu vas me faire le plaisir... (Elle s'arrête.) Dis donc, Jacques, est-ce que tu te moques de moi ?

JACQUES. — Non, m'man !

YVONNE. — Tu me prends pour une imbécile.

JACQUES. — Non, m'man !

YVONNE. — Tu vas m'expliquer comment tu as écrit les trois verbes.

JACQUES. — Je... j'en ai écrit qu'un ; seulement j'ai mis dans les pages du papier bleu comme à la machine à écrire... ça a fait les trois d'un coup...

LA GRAND'MÈRE. — Pauvre chéri !

YVONNE. — Il est bien à plaindre ! il emploie des trucs de potache, comme si c'était pour mon plaisir... Et ta version ?

JACQUES. — La v'là !

YVONNE, *lisant*. — «Lorsqu'Apollon, dieu de la musique, apprit que le roi Midas se vantait...» (Elle va jusqu'au bout.) Tu as fait cette traduction tout seul ?

JACQUES. — Oui m'man !

YVONNE. — Il n'y a pas une faute, c'est invraisemblable !

JACQUES, *modeste*. — Je me suis appliqué.

YVONNE. — Et le problème ?

JACQUES. — Je n'ai pas recopié le raisonnement, je n'ai écrit que la solution.

YVONNE. — Tu sais que je n'aime pas ça ; ce que je tiens à connaître, c'est la façon dont tu raisonnes.

JACQUES. — Oui, m'man !

YVONNE. — Quoi, oui ? — Enfin, vos joues, enfant martyr. (Elle l'embrasse.) Veux-tu goûter ?

JACQUES. — Oui, j'ai la dent !

YVONNE. — Quoi ?

JACQUES. — Je parle comme papa quand il est venu en « perm ».

YVONNE. — Pour parler comme ça, on n'a que l'excuse d'être poilu. Je vais m'occuper de ton goûter. (Elle sort.)

LA GRAND'MÈRE. — Pauvre petit, va !

JACQUES, *hargneux*. — Pauvre petit, pourquoi pauvre petit ! peuh !

LA GRAND'MÈRE. — Ne sois pas méchant ! Je te plains parce que tu as travaillé toute la journée.

JACQUES. — T'en fais pas !

LA GRAND'MÈRE. — C'est pour toi, mon garçon.

JACQUES. — J'ai le filon. (Il cligne de l'œil.)

(Il s'installe à croqueton par terre et noue avec une habileté de mousse une frange du

tapis au lacet de soulier de sa grand'mère.)

LA GRAND'MÈRE. — Qu'est-ce que tu fais ?

JACQUES. — Je renoue ton cordon de soulier.

LA GRAND'MÈRE. — Tu es bien gentil ! (A ce moment Yvonne, rentre un cahier à la main.)

YVONNE, *très calme*. — Jacques, qu'est-ce que c'est que ça ?

JACQUES. — C'est un cahier.

YVONNE. — A qui ce cahier ?

JACQUES. — A... à un type...

YVONNE. — Quel type ?

JACQUES. — Le petit Legouard.

YVONNE. — Pourquoi as-tu son cahier ?

JACQUES. — Parce que... (Il sent que l'orage va éclater, il se résigne à des aveux.)

Parce que..., tu comprends, il a les mêmes devoirs de vacances que moi... alors, comme il est en avance... et qu'il travaille avec un professeur... il me prête son cahier, parce que... pour que...

YVONNE. — Pour que tu copies ?

JACQUES. — Pour que je fasse moins de fautes... (Un silence.)

YVONNE, *très digne*. — Mon petit Jacques, je n'ai qu'une chose à te dire : tu me fais beaucoup de peine... beaucoup... et si ton père savait cela...

LA GRAND'MÈRE. — Ce n'est pas la peine d'aller lui raconter.

YVONNE. — Je sais ce que j'ai à faire, maman ! Va-t'en ! tu seras puni !

(Jacques, qui ne s'en tient qu'à la première partie de la phrase, se disperse à l'instant avec la satisfaction d'en être quitte pour si peu.)

LA GRAND'MÈRE. — Le pauvre enfant ! il est parti sans goûter ! (Elle se lève rapidement, mais au deuxième pas, son soulier lié au tapis la fait capoter sans violence dans les bras d'Yvonne qui s'est précipitée.)

YVONNE. — Qu'est-ce que tu as ? tu t'es fait mal.

LA GRAND'MÈRE. — Ce n'est rien, je me suis pris le pied dans le tapis.

YVONNE. — Mais ton cordon est attaché à la frange...

LA GRAND'MÈRE. — C'est probablement Jacques, tout à l'heure, sans le faire exprès, en renouant le lacet...

YVONNE. — C'est trop fort, par exemple... Il va avoir de mes nouvelles.

(Elle va à la fenêtre pour l'appeler, elle l'aperçoit sur la plage au milieu des enfants, le soleil l'illumine : elle sent qu'elle est la mère du plus bel enfant du monde. Jacques ! crie-t-elle sans conviction.)

LA GRAND'MÈRE. — Laisse le jouer, va !

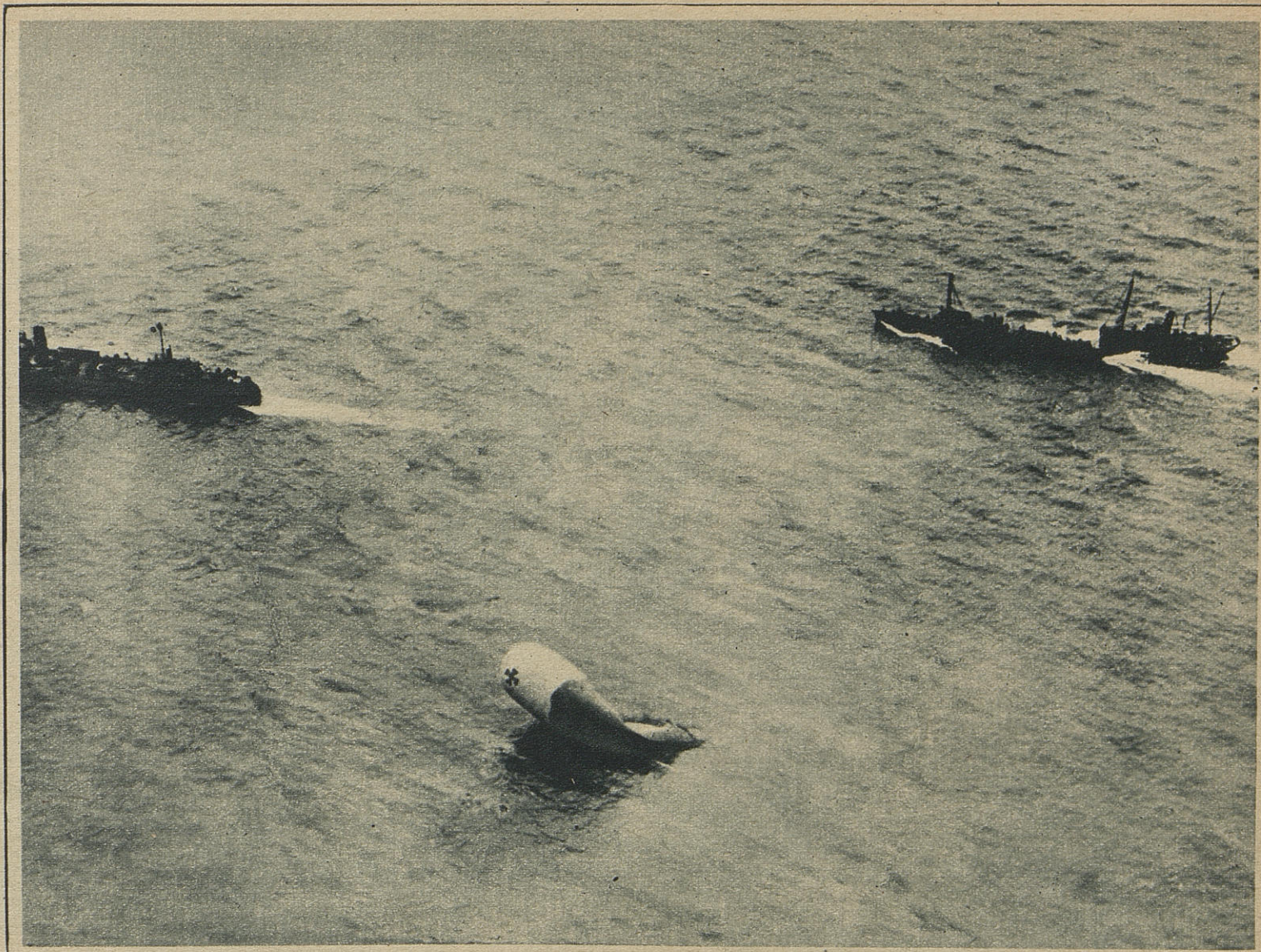
YVONNE. — Je vais tout de même mettre son père au courant.

LA GRAND'MÈRE. — A quoi bon !

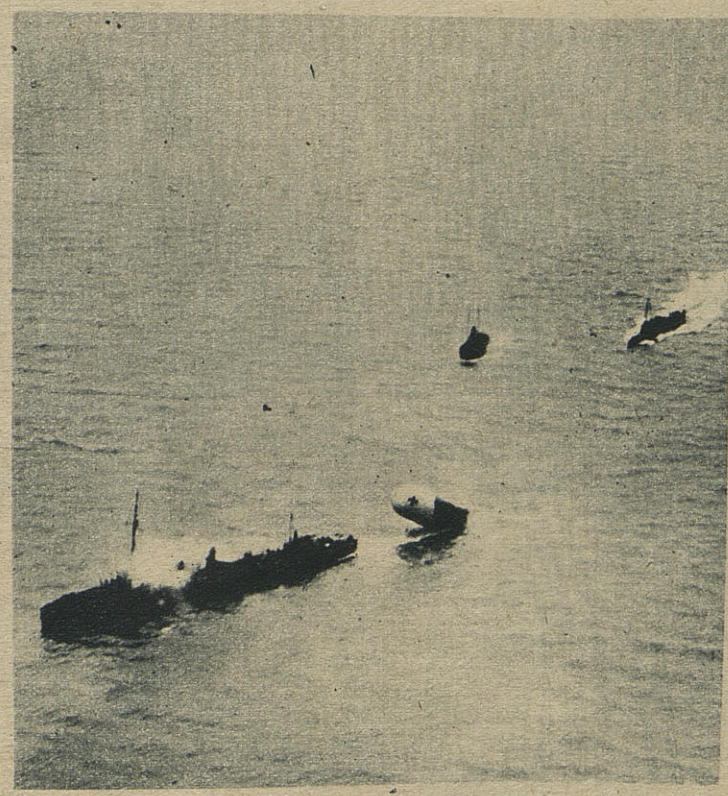
(Yvonne guette la fenêtre, va s'installer à une table et commence à écrire : « Mon cher Paul, Jacques devient intolérable, il copie ses devoirs, il ne travaille pas et maman vient de faire une chute terrible parce qu'il avait lié son soulier au tapis de la véranda ! Mais si tu le voyais sur la plage, parmi les autres, presque nu ! C'est vraiment la plus belle fleur de notre tendresse et je n'ose plus le gronder quand je le vois, solide et fort comme un petit dieu.

LA GRAND'MÈRE. — Ne sois pas trop sévère, Yvonne...

YVONNE. — Non, maman. (Elle écrit.)



Le Drachen dans la mer ; les bateaux courent à lui.



après de la saucisse qui va sombrer



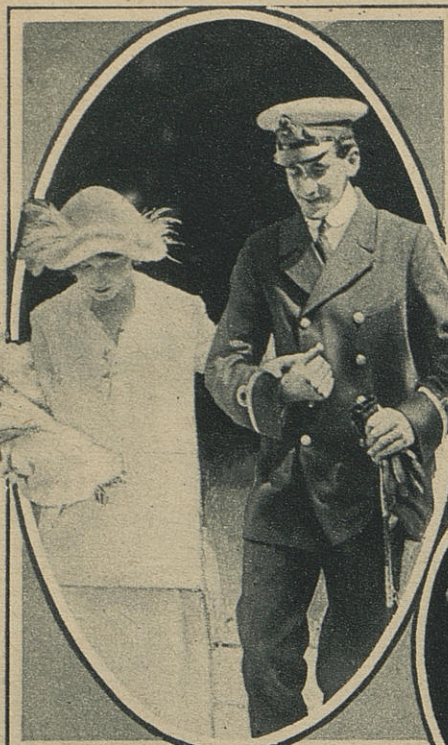
La saucisse amarrée à un contre-torpilleur.

LA PÊCHE A LA " SAUCISSE " ALLEMANDE, SUR LES COTES DE BELGIQUE

Pendant l'offensive de la Somme, nous relate le correspondant qui nous envoie ces précieux documents, un « drachen », monté par deux observateurs boches, rompit ses amarres et, porté par le vent, vint survoler la mer du Nord où nos avions de garde l'abattirent du côté de Coxyde. On voit en haut l'appareil au moment précis où il tombe dans les flots, qu'il surnage en partie. Aussitôt, des torpilleurs

et des dragueurs de mine en patrouille courent le repêcher avant qu'il ne sombre. Le petit point noir que l'on aperçoit entre le « drachen » et le bateau de guerre, à droite, est une barque, un berton détaché pour aller visiter la nacelle — (où l'on trouva les cadavres des observateurs) — et porter l'amarre qui permettra de ramener cette belle pièce sur la plage (Photo prise en aéro le 17 juillet 1916).

EN MARGE DE LA GUERRE



Le mariage d'un héros de la bataille de Jutland. Le lieutenant Sharp et miss Wars.



Le g^{al} Hindenburg (+) remplace le g^{al} Falkenhayn (en méd.). (A dr.) G^{al} Laudendorff.



Les petits héros : Pigal, de Boissy-Lamberville, dirige la ferme de son père sur le front.



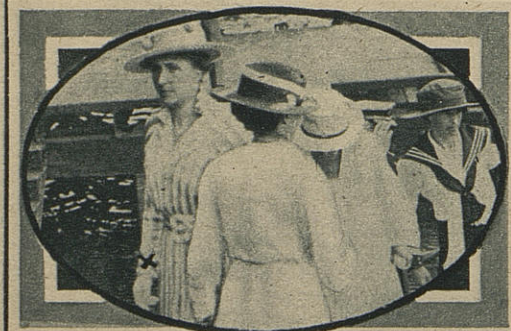
Lord Northcliffe (+) le grand journaliste anglais, visite sur le front français de la Somme.



On célèbre pieusement l'anniversaire de Pégoud. — La tombe du héros est, comme on le voit, toujours fleurie.



L'évêque de Reims visite les blessés et les victimes du dernier bombardement.



La reine d'Espagne (+) l'« associée » de son mari dans ses œuvres de guerre aux régates de Santander.



A Salonique sur la photo : M. Binet, M^{me} Valmeyr et les artistes bien connus Boutet de Monvel et Prejlan.

UNE SEMAINE DE GUERRE
Du 25 au 31 Août.

VENDREDI 25. — Les Russes capturent deux régiments turcs.
— Maurepas est entièrement en notre possession.
— Nouvelle avance anglaise au sud de Thiepval.
SAMEDI 26. — Six Zeppelins sur l'Angleterre jettent plus de cent bombes. Nombreuses victimes.
— Les Serbes progressent en Macédoine.
DIMANCHE 27. — Des hydravions britanniques bombardent les hangars à Zeppelins près de Hamer.
— Les troupes Russes de Salonique ont fait leur jonction avec l'armée Sarrail.
LUNDI 28. — La Roumanie déclare la guerre à l'Autriche.
L'Italie déclare la guerre à l'Allemagne.
— L'état-major germanophile de la Grèce est relevé de ses fonctions.
MARDI 29. — L'Allemagne déclare la guerre à la Roumanie.
— 50 000 manifestants athéniens acclament M. Vénizelos.
MERCREDI 30. — La Turquie déclare la guerre à la Roumanie.
— Enfin la situation s'aggrave pour le roi Constantin, le peuple manifeste contre le recul des troupes et l'abandon des forts devant les Bulgares.



Le maître Harpignies, illustre peintre, meurt le 29 à l'âge de 97 ans.

L'ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE LA MARNE

La bataille de la Marne a sauvé la France et le monde civilisé.
Il n'est pas une famille qui ne veuille conserver, pour elle et ses descendants, ce "document" idéal, l'ouvrage incomparable, le magnifique livre-album de Gervais-Courtellemont : **Les Champs de Bataille de la Marne**.
En une édition merveilleuse, tout en couleurs, d'après les plaques autochromes que l'auteur a recueillies en dix mois de patientes recherches, plus de trois cents photographies en couleurs montrent les ruines, les tranchées, les tombes glorieuses, les uniformes, le matériel de guerre, les armes spéciales, les indiens, les troupes noires, etc., etc. Ces vues s'accompagnent de cartes et d'un récit descriptif et détaillé de la bataille. C'est le plus bel ouvrage publié sur la guerre.
(Un vol. in-4° oblong, relié dos et coins demi-chagrin, plats toile, tranche supérieure dorée. Prix : 16 fr. franco; colonies et étranger, port en sus. Envoi contre mandat adressé à L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris).



LES HÉROS DE FLEURY AU PIED DU FORT ÉCROULÉ

Toute la terre du petit village désormais illustre et qui changea sept fois de maîtres est pavée de l'acier des obus des armées rivales. Il n'est pas un endroit de cette vallée tragique de la Meuse qui soit plus meurtrier. Voici, les héros de la dernière attaque qui nous assura la reprise définitive de ce

coin sacré. On les sent, dans leur allure à la fois héroïque et robuste, encore tout frémissants, tout chauds du combat. C'est leur vaillance, c'est le courage de toute cette armée de Verdun qui vient de décider du sort de la Roumanie. Elle lui a permis d'oser enfin prendre parti, et de se ranger sous nos drapeaux.



LA RÉVOLUTION EN GRÈCE. A SALONIQUE, LE COLONEL MAZARAKIS APPELLE LES SOLDATS A DÉFENDRE CONTRE LES BULGARES LE SOL SACRÉ DE LA MACÉDOINE

La politique anti-nationale du roi Constantin a eu en Grèce les résultats qu'il fallait en attendre. Les vrais Hellènes, écœurés de voir s'en aller pièce à pièce, sans résistance, aux mains de l'ennemi séculaire, le Bulgare, ce sol de la Macédoine dont la conquête fut payée de tant de sang grec — et le plus pur — se sont révoltés. Ils ont créé

à Salonique un comité de " défense nationale " où tous les soldats se sont fait inscrire. Voici l'âme de la résistance de la patrie hellène à la déchéance où le roi Constantin l'entraîne ; le colonel Mazarakis, acclamé par ses régiments au moment où traversant les rues de Salonique, il se rend au siège du comité de la défense nationale.